

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 46

Artikel: A méditer
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES POMMES DE TERRE GÂTÉES

UN de nos lecteurs nous communique la décision suivante du Conseil municipal d'une petite commune en Savoie, décision dont il nous garantit l'authenticité.

Arrêté au sujet de la maladie des pommes de terre.

ARTICLE PREMIER. Vu que les pommes de terre sont gâtées dans ce pays comme dans la France, la Hollande et autres pays.

ART. 2. Attendu que la misère est grande et que ladite maladie des pommes de terre est un grand malheur, vu que le blé est cher, que le sarazin n'a pas grainé.

ART. 3. Considérant dans l'intérêt de tout le monde, que j'en ai nourri mes cochons pendant toute une semaine et que j'en ai mangé moi-même pour savoir, et que nous n'avons pas été incommodés, ni les uns ni les autres.

ART. 4. Considérant que la genisse de M. Pritchard est morte, elle n'avait cependant pas mangé de pommes de terre gâtées.

ART. 5. Vu que l'Académie de Lyon l'a dit dans le journal que je reçois, vu aussi que le pharmacien de Chambéry s'est nourri de pommes de terre gâtées et qu'il n'a eu de mal qu'une fois.

ART. 6. Entendu de tout cela, que les pommes de terre gâtées ne sont pas mal saines; ordonne à tous les habitants, vaches, bœufs, chevaux, cochons de la présente commune de manger des pommes de terre gâtées, car elles ne nuisent pas.

Pour copie conforme.

... , maire.

Entre financiers. — Eh bien, combien donnez-vous de dividende cette année?

— Le double de l'année dernière.

— C'est gentil! Et combien avez-vous donné l'année dernière?

— Rien du tout!

Logique. — Bob n'a pas été sage. Et il a été fouetté.

— Pourquoi as-tu reçu le fouet? lui demandait-on.

— Papa dit que c'est parce que j'ai été mauvaise tête!... Comme si ça guérissait la tête de me fouetter par-là!

LO CAION A DAVI

DAVI lo martsau tiavè sa goudda, 'na pucheinta bita que fasai plieyi lo trabetzet, à cein que diant, tant l'irè pèsante.

— T'i possiblo, quin mouet dè tchair! dese on monsu que passavè.

L'irè lo menistre, on tot brav'homme, qu'avai lo mor fé coumein lè z'autrè dzein et que ne cratzivè pas su lè bon bocon. Vouaitivè dè tot sè ge la bala penna, lè tzambettè totè riondè, lè piotton que san tant bon avoué la campôte ài tchou, aubin avoué la salarda ài truffie. Et coumein lo martsau, son gran couli dè boutzi pè lè man, s'escormantzivè qu'on diablo, sein pipà lo mot, lo menistre lai fe :

— Vo daitè itre bin benaize, Davi, dè vo z'einvernà dinse avoué voutron medzi franc!

— Bin sù, monsu lo menistre : stu tzautein passà, l'è lo caion qu'avai lo medzi franc; ora l'è mè; à tsacon s'n iadzo.

Et recafàvan trè ti pè la fordze.

— Vo z'ite adi lo mîmo farceu, Davi! mâ lai à tot parai 'na granta diffèreince eintr' on homme et on caion.

— Bin sù, bin sù... Et la diffèreince eintre Jésus-Christ et ma goudda, la cognâte-vo, monsu lo menistre?

— Mâ, mâ, mâ, Davi, quienna pouetta rézon me dite-vo quie!

— Lâi à rein dè coffo, monsu lo menistre. Sè vo devenâi bin, vo bâillèri lo pllie bf dai bou-tèfâ et mîmamein l'ièna dè cliaiu tzambettè dè derrâi.

— Coumein voliâi-vo que le vo diesso? ne sè pas, mè.

— Oh! ne su pas pressâ, vo pouadè lâi sondzi on par dè dzor; vo pouadè assebin eintrévâ voutrè confrârè aubin ion dè cliaiu fin régent dè pè Lozena, que fant l'écoul' au tzati dè Rumine.

La senanna d'aprî, vaitequie mon menistre que s'ein reintorne vè lo martzau :

— Davi, que lai dit, ne pu pas devenâ; vo faut me dere clia diffèreince, medai que sâi on affère qu'on menistre pouesse oûre sein sè ver-gogni.

— La diffèreince, monsu lo menistre, l'è cliaique : Jésus-Christ, coumein vo sède, l'è zu moo por totè lè dzein, teindu que ma goudda l'è z'uva mouerta feinamein por mè tot solet.

LUVI DÈ LA DÉRUPA.

Pas pressé! — C'est à Strasbourg. Un Alsacien — resté Français de cœur — et un Prussien regardent des soldats à l'exercice.

— Hein, hein! Monsieur; ils sont forts, nos soldats? dit le Prussien.

— Très forts, répond le Strasbourgeois.

— Eh bien, j'ai vu plus fort encore.

— Bah!

— Oui, à Berlin. Une femme accouche à l'improviste sur un balcon. L'enfant roule et va tomber dans la rue. Mais nous sommes une race à part, nous autres Prussiens. L'enfant se racroche au tuyau de plomb et remonte sur le balcon.

Le Strasbourgeois ne bronche pas. Puis, froidement :

— Eh bien, monsieur, j'ai vu encore plus fort que ça!

— Allons donc!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et où cela, je vous prie?

— A Strasbourg même. Une femme accouchait. L'enfant passe la tête et regarde : « Des Prussiens! dit-il. Tant qu'il y en aura dans le pays, je ne veux pas venir au monde! » Et il est rentré.

A méditer. — Quel âge aviez-vous, monsieur, lors de votre mariage? demandait une dame.

— Je ne sais plus au juste, madame; mais, sûrement, ce n'était pas l'âge de raison.

« PATRIE »

HENRI Warnery reste l'une de nos plus pures gloires poétiques vaudoises et romandes. Voici un de ses morceaux qui, par hasard, nous retombe sous la main. Il est difficile d'exprimer de façon plus délicate ce sentiment, si fort en nous, qu'on nomme : « amour de la patrie » :

Il faut à l'homme une patrie,
Un coin du monde où s'attacher,
Une terre qui lui sourie
Et qu'il lui soit doux de toucher.

Ce n'est pas toujours la plus belle,
Sous le plus joyeux firmament,
La plus gracieuse, ni celle
Où l'on vit le plus pleinement.

C'est parfois la plus ignorée,
Parfois la plus lente à fleurir;
C'est toujours la plus adorée,
Celle où l'on revient pour mourir.

O mystère de l'âme humaine
Qui voudrait fuir dans l'infini,
Et qu'un besoin plus fort ramène
Toujours, toujours au bord du nid.

Cela ne vous donne-t-il pas envie de relire toute l'œuvre poétique de Warnery?

VOIX DE L'AU-DELA

EN parcourant une collection de vieux journaux, nous trouvons l'amusant dialogue que voici; il a pour scène le séjour des bienheureux.

Diogène. — Où cours-tu si vite, Crésus! Quel sujet te bouleverse et d'où te vient cette mine effarée?

Crésus. — Diogène, ne m'arrête pas, je veux le voir, je veux le voir!...

Diogène. — Qui, qui?

Crésus. — Ce mortel qui vient de descendre aux sombres bords, ce mortel plus riche que tous les rois de la terre, plus riche que moi.

Diogène. — Ah! Rotschild!

Crésus. — Tu sais son nom! tu l'as vu peut-être?

Diogène. — Moi, non; sans doute il a passé près de moi, mais je ne me suis pas retourné pour le regarder.

Crésus. — Pas regardé, insensé!...

Diogène. — Comment, insensé!... En quoi veux-tu qu'il excite ma curiosité? N'est-il pas semblable à tous les hommes, qui par milliers vont et viennent autour de moi, ses trésors lui ont-ils donné trois bras, quatre jambes ou deux têtes? S'il ne s'agit que de voir un homme riche, le spectacle de ta personne me suffit et je n'ai point envie d'une seconde représentation.

Bonsoir.

Catilina. — Diogène, Diogène, bougez-vous donc?

Diogène. — Bon, quel est l'importun qui vient me déranger! hé quoi, Catilina! Quelle mouche vous pique, mon ami; venez-vous de vous disputer avec Cicéron?

Catilina. — Il s'agit bien de Cicéron! Je cours recevoir un illustre confrère.

Diogène. — Mazzini?

Catilina. — Oui, Mazzini; le plus habile des conspirateurs modernes, celui qui sans armée, sans flotte, avec la seule autorité de son nom, a renversé des trônes et fait vaciller la couronne sur le front des plus puissants souverains.

Diogène. — Il n'est pas encore arrivé! Ce sont de ces gens qui devancent toujours l'heure. Les démagogues de là-haut sont tous comme ça!

Le Dieu Pan. — Tu, tu, tu, tu, tu.

Diogène. — Faut-il encore qu'une musique maudite vienne troubler mon sommeil! Tiens, c'est vous, Dieu Pan! Quel événement vous amène parmi nous avec votre flûte à sept trous?

Le Dieu Pan. — Comment, tu ne t'en doutes pas, tu ne devines pas que je viens rendre hommage à l'illustre musicien dont les Parques ont tranché les jours, à l'homme de génie qui composa *Guillaume-Tell* et le *Barbier de Séville*, à celui que Meyerbeer appelait le Jupiter de la musique.

Diogène. — Rossini! on dit qu'il fait très bien la cuisine. Je bâille, adieu!

Le Dieu Pan. — Homme grossier et sans âme!

Diogène. — Dis-moi, Dieu Pan, toutes les sottises qu'il te plaira; mais ne m'empêche pas de dormir.

Démosthènes. — Debout, Diogène, debout.

Diogène. — Quel est cet autre criard? Décidément ce n'est plus tenable et je vais demander à changer d'enfer. Que veux-tu, misérable bavard?

Démosthènes. — Je veux, Diogène, je veux qu'avec moi, avec Cicéron, avec Gracchus, avec tous les personnages illustres rassemblés ici, tu viennes saluer le prince de l'éloquence, l'avocat éminent dont la parole persuasive savait pénétrer jusqu'au cœur des juges, le tribun fougueux qui dans ses élans bouleversait les assemblées.

Diogène. — Oui, Berryer. — Démosthènes, j'ai bien sommeil, ne pourrais-tu me laisser dormir en paix?

Démosthènes. — Hé quoi, ne saurais-tu se-